

des mots quand sa rage n'est plus muette ? » Où peut-on trouver l'antidote ? La vie est-elle un poison que l'on ingurgite à petite dose ? Comment empêcher le souvenir de s'enfuir ? Quelle sorte de barrière représente le langage ? La mort ne rapprocherait-elle pas de la langue ? L'absence de l'être ne devient-elle pas l'absence du mot, l'absence de la voix porteuse de sens ? Le verbe n'est-il pas déjà un état passé, l'absence d'une réalisation, celle d'une forme qui ne se reproduira jamais plus ? »

Devant le réel, le langage perd sa capacité de décrire la réalité tout autre et non moindre qui habite l'expérience humaine. Le référent devient incongru. Le corps, tel tout système fonctionnel mesurable et servant à communiquer un besoin, perd de sa pertinence devant le complexe situationnel, physique, cognitif et émotif qui déjoue les limites de toute structure matérielle et matérialiste. Le thème de l'altérité est lié ici à la connexion dialogique qui s'instaure chez l'une et qui subsiste malgré l'absence de l'autre dans l'espace de la mémoire.

Ce recueil d'une sensibilité extrême appelle la maturité et exprime l'importance vitale de l'autre dans la constitution de sa propre unité. Il suggère une réflexion sur les limites de la langue à exprimer le sens (ses énonciations et ses silences). Denise Desautels est une « archéologue de l'intime. » Comme elle l'a dit lors d'une entrevue avec Blandine Campion, « le langage représente pour elle la possibilité de pénétrer toute l'opacité qui nous habite, qui habite le monde. » (Le Devoir 13-14 mars 1999)

Lélia Young
Université York

Patrick Kéchichian, *Les origines de l'alpinisme, exercices spirituels*. Paris : Seuil, 2001.

Voilà un livre roboratif. Sans en avoir l'air, au bout de ses mille et une questions-réponses, l'auteur nous fait parcourir un chemin intellectuel, voire spirituel auquel on ne s'attendait pas. Tout l'ouvrage en effet bruit d'incessantes questions auxquelles de longues phrases répondent, le plus souvent indirectement. Ça et là s'insèrent des « brèves » de parcours autobiographiques dont on comprend assez vite qu'ils sont fictifs. Quant à celui, ou ceux qui posent les questions et ceux ou celui qui formulent les réponses, c'est le mystère. De nombreuses voix s'entremêlent (on pourrait en dénombrer quatre ou cinq) mais qu'on ne parvient pas à définir à la première lecture. Pour rythme unique ces tirets qui introduisent le dialogue.

En fait, il s'agit d'un monologue habilement caché. Le moi se diffracte dans ces multiples énonciations, autant questions que répons. Il se multiplie ainsi parce qu'il se refuse. Pour le moins il refuse l'épanchement narcissique qui fait trop de bruit dans la littérature contemporaine. On n'est pas loin de penser, paradoxalement, à Jean-Jacques Rousseau, dont le projet était de tout dire, dans une perspective morale. Ici, l'auteur dans une grande franchise n'évite aucun des pièges tendus par la conscience, bonne ou mauvaise. Il suscite lui-même, grâce à ces voix multiples, les interrogations, les hésitations, les retours, si ce n'est les reniements.

Cette forme dialoguée fait penser à Platon. La méthode maïeutique fonctionne ici à perfection, car elle plonge au plus profond de la conscience. N'ayons pas crainte non plus de penser que les questions sont trop habiles et couvent les réponses habillées d'avance. L'auteur a tout prévu. On ne s'en sort pas. C'est notre propre conscience qui peu à peu, alors, se prend à s'interroger. C'est tout l'intérêt de ce livre : préserver l'intégrité du lecteur, fût-ce

malgré lui. L'auteur le dérange en se dérangeant lui-même, en mettant au jour des tics de pensée et de langage.

Comme un fil conducteur, l'auteur nous raconte à demi-mot une histoire. Celle d'un alpiniste qui serait revenu défait de sa course. Rapidement on pense à une fable, à une allégorie. La conscience est ici à la recherche de l'absolu, de Dieu lui-même. C'est une approche tout à fait contemporaine que de chercher la spiritualité dans une démarche personnelle en dehors des appareils de la religion. C'est en cela qu'elle est lisible par tous et en devient sinon un exemple, au moins une voie possible pour le jour où ce sera notre tour de gravir les marches de la montagne sacrée.

Bernard Fournier
Noailles (France)

Leiris & Paulhan, Correspondance 1926/1962. Editions Claire Paulhan, 2000. Edition établie, présentée et annotée par **Louis Yvert**.

La parution de la correspondance de Michel Leiris avec Jean Paulhan rend compte d'une réalité de la vie littéraire et de l'édition contemporaine. Elle témoigne d'un parti-pris, d'un choix éditorial, courageux, lucide et rare. Le corpus, dense et léger, apporte matière à réflexion sur deux écrivains majeurs du milieu du siècle. Ils s'expriment sincèrement tout en veillant à la délicatesse de leurs remarques ou de leurs questionnements. On découvre au fil des lettres la vie intellectuelle très riche des deux épistoliers. On y saisit ce qui rapproche, mais aussi ce qui différencie, les deux hommes. Les commencements surréalistes les rendent très attentifs à tous les domaines de la création depuis le début des civilisations. Ils montrent tous deux la volonté de s'inscrire dans la société. Cette présence dans la cité s'élargit à toutes les populations, à toutes les manifestations de l'homme, et en particulier au langage. Cela passe aussi la peinture, la poésie, et la taumachie ! Les points forts de leur vie émergent. Sans développer, Jean Paulhan évoque un épisode tragique de la Résistance se rapportant au « Réseau Musée de l'homme ». Michel Leiris tâche de faire évoluer un projet d'écriture qui se greffe sur une difficulté d'être qu'il dépasse par la psychanalyse transposée dans l'écriture : Aurora. Il s'oriente de plus en plus vers l'anthropologie et participe à l'entreprise de Bataille et du Collège de sociologie, tandis que Paulhan approfondit ses recherches sur la création littéraire, qui aboutiront aux Fleurs de Tarbes. Chacun perçoit la préoccupation majeure de l'autre et insiste sans flagornerie et avec précaution sur le questionnement essentiel de productions personnelles. Paulhan module les réserves de l'éditeur sur Aurora : « Cher Monsieur, / Les objections sont : qu'Aurora est trop "fragment"; qu'elle est sans commencement ni fin. (C'est ce que dit notre Comité !) Mais je l'aime beaucoup. » Leiris ne se dérobe pas devant l'étrangeté du livre le plus célèbre de son correspondant : « Vous dirai-je que la re-lecture des Fleurs de Tarbes m'a laissé quelque peu interdit ? Il est hors de question que je n'aime pas ce livre. Mais le problème langage-pensée est pour moi quelque chose de si brûlant – et de si trouble – que, dès qu'il est mis explicitement en jeu, je me trouve en quelque sorte inhibé [...] » L'originalité de ce livre tient au développement, plus marqué que dans d'autres titres de la collection, de la partie « Notes ». La *Correspondance Paulhan-Pozzi* nous y avait préparés. Celle de Leiris-Paulhan le confirme. Un genre littéraire peut se constituer à partir de la rédaction des notes d'éclaircissement lorsque leur importance va aussi loin dans la précision et le détail clairement exposés, grâce à la recherche et à l'érudition. Rien de plus vivant que cet accompagnement du texte. On dépasse ici la tradition